

**Traduction et vulgarisation :  
de la métaphorisation à la dissémination**

**Yves Gambier**

*Turun Yliopisto/Université de Turku, Finlande  
Université fédérale baltique E. Kant, Kaliningrad, Russie*

---

**Translation and popularization: from metaphorization to dissemination – Abstract**

Translation and popularization have seldom been studied together. The article is divided into three sections. The first one recalls how popularization has been conceptualized, partly by referring to the “translation” metaphor, and how the composition of most of the contemporary popularized texts highlights their verbal-visual dimension. The second section raises the issue of “text” or how texts have become multimodal while, in the third section, we deal with different textual genres as the romances, the articles in Wikipedia and “knowledge translation” in medicine – all of them re-questioning the division between translation and popularization. In the conclusion, we plead for a better place of intralingual translation in Translation Studies.

**Keywords**

Translation, popularization, metaphorization, dissemination

## 1. Mise en perspective

L'informatisation et la numérisation ont modifié – et modifient encore – les rapports entre émetteurs et récepteurs, mettant à mal le modèle naguère dominant d'une communication linéaire, unidirectionnelle, esquissée par des ingénieurs des télécommunications dans les années 1950 et illustrée par les travaux de Shannon et la métaphore du conduit (Shannon et Weaver, 1949 ; Escarpit, 1980). Ce modèle avait déjà été remis dans les oubliettes, à partir des années 1980, en ethnographie de la communication, en analyse conversationnelle – insistant sur le processus en boucle de toute interaction. La théorie de la pertinence, élaborée dans les années 1990, n'a fait que renforcer cette nouvelle « évidence » : ceux/celles qui écoutent, à qui l'on s'adresse, ne sont pas des récepteurs passifs. Ils influent à leur tour sur ceux/celles qui leur parlent – ces derniers présupposant des connaissances partagées avec leurs interlocuteurs, inférant une certaine compréhension de leur part grâce à des indices verbaux et non-verbaux, adaptant en conséquence leur discours. En un mot, toute communication est bien une inter-action où les partenaires en présence (réelle ou virtuelle) ont un rôle à jouer.

La traduction ne peut échapper à cette conceptualisation. D'abord au niveau de sa définition : elle n'est pas un pur transfert d'un point A (langue, culture dites de départ) vers un point B (langue, culture dites d'arrivée), sélectionnant, « filtrant » certains éléments sans leur transformation. Ensuite, au niveau des groupes de lecteurs, de spectateurs, d'utilisateurs visés par les textes, les films et les documents produits dans les échanges internationaux, multilingues. Si les traducteurs travaillent en premier lieu pour leurs donneurs d'ordre, ils ne peuvent s'empêcher de se représenter leurs « clients » ou les récepteurs de leurs efforts. Ce phénomène a été mis en relief par l'« adaptation » de publicités, de livres pour enfants, de brochures touristiques, de pièces de théâtre, etc., par la « localisation » de CD, DVD, sites web, jeux vidéo, etc., et par les travaux sur l'interprétation dite de communauté, qui ont mis d'emblée l'accent sur les destinataires<sup>1</sup>. Avec les logiciels accessibles à tous, il y a eu un nouveau déplacement : non seulement le « grand public » (terme relevant des mass-médias) a éclaté en publics divers, hétérogènes, aux attentes, connaissances et compétences plus précises, mais ces publics atomisés peuvent désormais produire ce dont ils ont besoin : il n'y a plus, d'un côté, les producteurs de communication et, de l'autre, les consommateurs. On a assisté à l'émergence des « prosumers » (mot-valise constitué de *producers* et de *consumers* pour signifier que la production est pilotée par le consommateur) (Toffler, 1980; O'Hagan, 2013). Cette économie de la contribution est mise en évidence par exemple par les communautés de fans, dans le domaine de la traduction audiovisuelle et dans les pratiques du *crowdsourcing* ou traduction collaborative (Gambier, 2013a ; Jiménez-Crespo, 2017).

Dans ce qui suit, on ne se référera pas aux études, somme toute assez récentes, qui innervent aujourd'hui la traductologie sur la réception de textes littéraires, de programmes sous-titrés ou doublés (Di Giovanni & Gambier, 2018) – que les récepteurs y soient idéalisés, implicites, postulés ou empiriques (cf. par ex. Hewson, 1995). Rappelons toutefois que ces études se sont multipliées à la suite de l'application de méthodes développées avec des outils comme les logiciels d'oculométrie, d'enregistrement de clavier ou saisie de frappes, de capture d'écran, d'imagerie non invasive du cerveau, etc.

---

<sup>1</sup> On notera ici la multiplication d'étiquettes telles que localisation, transcréation, transédition, versionisation, pour marquer l'importance des récepteurs dans la prise de décision, les stratégies de traduction, comme si le mot « traduction » restait attaché au paradigme du transfert d'information des années 1950.

Cet article sera structuré en trois sections, qui porteront respectivement sur :

- l'articulation entre vulgarisation et traduction, qui ne date pas d'aujourd'hui (Berman, 1987), avec la mise en évidence de la dimension scriptovisuelle, qui oblige à réinterroger le concept de texte ;
- la multimodalité de nombre de textes dits spécialisés ;
- la problématique de certains genres de textes. Nous nous intéresserons notamment aux textes littéraires dits populaires, souvent inclus comme produits d'une « culture de masse » (là aussi un terme daté), plus ou moins fondée sur une opposition revendiquée entre culture élitiste et culture populaire, et reproduisant celle-ci. Nous traiterons aussi d'un autre genre, celui des articles de Wikipédia. Cette problématique peut s'élargir avec la « traduction » ou l'application des connaissances (médicales), exemple-clé sans doute du décloisonnement des savoirs, provoqué notamment par leur accessibilité en ligne, entre vulgarisation et traduction.

L'ensemble se terminera par un retour sur les types de traduction, en particulier sur la traduction intralinguistique, et sur la nécessité d'une traductologie ouverte, dépassant le pseudo-dilemme entre les traductions destinées « à tous » et celles qui viseraient des initiés, des experts, dépassant aussi la dichotomie présumée entre traduction aseptisée, neutre, et traduction militante, activiste. Notre article poursuit les réflexions amorcées lors des colloques de 2013 et reprises en partie dans le numéro d'avril 2015 de *Parallèles* ; il faut dire que ces réflexions sont restées sans doute trop confinées aux textes traditionnellement traités en traductologie (textes littéraires et religieux, livres pour enfants).

## 2. Reformulation et transfert de savoir

### 2.1 Vulgarisation : un concept éclaté

La vulgarisation englobe des pratiques hétérogènes<sup>2</sup>, au niveau des documents et des supports (presse, magazines, télévision, radio, musées, édition, médiathèque, cinéma, audiovisuel d'entreprise, sites Web, vidéos sur You Tube, associations et clubs d'amateurs, etc.) ; elle inclut des acteurs variés, répondant à des sollicitations institutionnelles et symboliques divergentes (chercheurs, journalistes, enseignants, rédacteurs, documentaristes, conservateurs de musées, commissaires d'expositions, éditeurs de sites Web, vidéastes, etc.) ; elle recouvre des énoncés à densité informationnelle variable, depuis le fait scientifique spectaculaire à la une des journaux jusqu'à la rubrique ou l'émission dite scientifique, en passant par des revues visant à populariser des connaissances scientifiques et techniques. « Communication scientifique et technique », « divulgation », « popularisation », « éducation informelle », « semi-vulgarisation », « vulgarisation grand public » : cette multiplication des étiquettes est signe d'un malaise sur les enjeux de la vulgarisation, que ce soit la reproduction des hiérarchies en place, la promotion de groupes sociaux, la démocratisation des connaissances, le faire-valoir dans une société de consommation, etc.

La circulation des données, des informations, des connaissances (trois notions trop facilement amalgamées) est concomitante des usages sociaux des sciences et techniques et des supports

---

<sup>2</sup> La perspective historique ne sera pas abordée dans cet article, même si l'accès aux connaissances spécialisées (religieuses, scientifiques, philosophiques, etc.) par le « vulgaire » a été un défi majeur depuis le 16<sup>e</sup> s. en Occident et a joué un grand rôle dans le développement des langues vernaculaires.

de diffusion. Que peut-on diffuser suivant les publics ciblés et les médias ? Que choisit-on de dire et de ne pas dire lorsqu'on passe d'une situation de communication à une autre ? Y a-t-il alors continuité ou discontinuité entre les divers énoncés ? Quelles sont les procédures, les modalités, les contraintes de cette vulgarisation et quels en sont les agents ? Malgré l'hétérogénéité apparente des pratiques discursives (discours savant, pédagogique, de semi-vulgarisation, au grand public, etc.), il n'y a pas rupture entre elles, comme l'ont montré nombre d'études de cas dans les années 1980-1990 (Gambier, 1991). Les stratégies de communication spécialisée peuvent être approchées dans la perspective d'une sémiolinguistique de l'altération, équivalence en même temps que changement de forme et de sens (Gambier, 1992). La vulgarisation, longtemps considérée comme un discours hybride, peut être ainsi envisagée dans la dialectique dialogique, dans cette sémiolinguistique de la reformulation. Dès lors, ce n'est pas seulement (et séparément) dans une perspective informationnelle qu'il faut aborder cette vulgarisation, mais aussi sur le plan textuel : quelles sont les transformations thématiques, sémantiques et formelles qui s'opèrent à partir d'une source donnée, entre l'énoncé ésotérique et l'énoncé vulgarisateur ?

Le concept de reformulation éclaire celui de socio-diffusion et réciproquement : au lieu d'une fragmentation des pratiques, d'une division arbitraire entre types de discours supposés homogènes, on peut envisager un continuum socio-discursif. Deux positions au moins se sont affrontées dès qu'il s'est agi de sortir de l'ambivalence de la vulgarisation technico-scientifique.

Pour les uns (par ex. Jurdant, 1969, 1975 ; Roqueplo, 1974, 1983), la vulgarisation serait mimétique du discours savant (reformulation interdiscursive) : elle se référerait non aux choses et à leur connaissance, mais au discours qu'on tient déjà sur elles. Elle serait donc discours « mythique », sinon mystificateur, donnant à voir, mais ne permettant pas d'approcher, de comprendre les processus d'élaboration des savoirs. C'est le paradigme du « troisième homme », entre chercheurs et public. Pour les autres (par ex. Jacobi, 1984 a, b et c ; Jacobi & Schiele, 1988), la vulgarisation serait une paraphrase de ce discours savant, parlant donc du monde à travers des modifications, des reformulations et assurant une certaine diffusion des connaissances (Hewson, 2015, pp. 15-18). Dans cette reformulation intradiscursive, le texte spécialisé cohabite avec des fragments reformulés, ajoutés ou substitués aux termes pivots savants. C'est le paradigme du continuum, de la vulgarisation comme « traduction » (basée sur la double métaphore du transport et de la transformation), à la fois intralinguistique et intersémiotique (cf. section 2.2). Il n'y a sans doute pas d'opposition tranchée entre ces deux types de fonctionnement (Mortureux, 1982, 1985, 1988), qui sont différemment pondérés et plus ou moins dominants selon les cas.

Force est de constater que la vulgarisation n'est, en termes absolus, ni parodie, ni pastiche. Elle n'est pas non plus un discours soumis au discours savant fétichisé, mais bien plutôt un discours surdéterminé par des contraintes et des enjeux socio-symboliques, notamment par le rapport des forces présentes dans la production et la circulation des savoirs et des savoir-faire (rapports entre chercheurs, laboratoires, commanditaires de recherche, fondations, industriels, représentants de l'État, rédacteurs de journal, éditeurs de sites web, etc.). Ces rapports sont devenus sans doute plus ambigus et plus tendus depuis que la recherche est davantage dépendante d'enjeux sociétaux et financiers. Qu'on pense, notamment, aux débats, polémiques et aux controverses sur le tabac, l'amiante, les plantes transgéniques ou OGM, les pesticides, le changement climatique, les dioxines dans les aliments, les perturbateurs endocriniens et la gestation pour autrui (GPA).

## 2.2 Éléments scriptovisuels du sens : vers un renouvellement du concept de texte

Dans la plupart des analyses de documents spécialisés et vulgarisés, l'accent est mis sur les traits communicationnels (types d'interlocuteurs, règles et conventions d'écriture) et sur les paramètres macro- et micro-textuels (organisation globale du texte, progression thématique, citation, renvois, moyens de reformulation, jeux des connecteurs, ressources terminologiques, etc.). Trop peu encore (Gambier, 2002) se penchent sur les effets du scriptovisuel, rejeté comme « hors-texte » mais pertinent pour la lecture, la compréhension de ce qui est énoncé. De fait, dès qu'on a en main ou sur écran un document, on doit décider de son type d'approche : lecture cursive ou en diagonale, lecture de fragments dispersés, lecture linéaire en continu, lecture sélective, lecture déductive, lecture contrastive (comparant mentalement avec une autre référence lue au préalable). La ou les raisons d'être de lire – pour extraire des données, pour prendre une décision, pour le plaisir, pour apprendre, pour traduire, etc. – vont guider le mode de lecture tout en s'appuyant sur des repères liés à la mise en page, au paratexte (titre, résumé, mots-clés, encadrés), aux images et à d'autres annotations graphiques. L'essor des multimédias, des sites Internet, des vidéo-clips, des vidéos d'entreprise, des brochures illustrées... n'a fait que renforcer l'impact des textes multimodaux.

Un texte technico-scientifique, vulgarisé ou non, est bi-systématique : il repose et sur un système de connaissances présumées et sur un système sémiotique lui-même double : linguistique et visuel. Parmi les éléments visuels, on distinguera entre l'ensemble lié à l'écriture et l'ensemble iconographique. Le premier comprend les indices graphiques (majuscules, chiffres, expressions alphanumériques et sigles), les conventions typographiques (interlignes, marges, types de caractères), la disposition et la distribution des informations sur la page (grâce aux titres et intertitres, aux définitions et exemples ou aux références insérées dans des cadres) et les jeux de la ponctuation. Le second inclut deux grands groupes d'unités : les unités iconiques (photos, dessins, cartes, planches et croquis), dont les effets peuvent être soulignés ou amplifiés par les couleurs, et les unités iconographiques proprement dites (schémas, plans, figures, tableaux synthétiques ou comparatifs, histogrammes). Ce rapide tour d'horizon de la diversité des moyens sémiotiques permet de rappeler que l'économie générale d'un texte ne s'arrête pas aux seuls signes langagiers : tout texte se donne à voir et à lire. Ce n'est pas le lieu ici d'énumérer toutes les ambiguïtés et les fonctions de ces différents systèmes de signes ainsi que leur fréquence selon les genres. Un document est à la fois un temps à dérouler (c'est le processus séquentiel de la lecture) et un espace à explorer (c'est le processus psycho-cognitif qui met en relation, rapporte ou infère).

L'internationalisation et la localisation de logiciels, de cédéroms, de sites Internet et de jeux vidéo, comme d'ailleurs les réflexions sur les diverses pratiques de la traduction audiovisuelle (Gambier, 2013b), ont depuis deux ou trois décennies attiré l'attention sur la multimodalité de nombre de textes contemporains (Gambier, 2016a).

### 3. Sur le texte multimodal

L'histoire des conditions de la lecture, de la paternité d'un ouvrage et de la publication éclaire les relations entre les codes oral et écrit. Le fait dominant du langage humain a été son oralité. Pourtant, nos sociétés occidentales, avec l'invention de l'imprimerie, a rejeté les travaux sur cette oralité. En traductologie, on tend aussi de fait à se focaliser exclusivement sur le texte, ou plutôt sur un certain concept de texte, et à négliger la traduction orale et/ou écrite des récits oraux, des épopées (Tymoczko, 2007 ; Bandia, 2011).

Les formes de l'oralité et de l'écrit n'ont jamais été homogènes (Ong, 1982 ; Goody, 1987). On peut parler spontanément dans un dialogue ou un monologue, ou en récitant, en lisant à voix haute ce qui a été écrit. On peut écrire pour être lu ou parler comme si rien n'avait été écrit, etc. Pendant longtemps, des travaux ont été menés sur les représentations (réalistes), les simulations et les transcriptions de l'oral dans les textes écrits (romans, pièces de théâtre ou scripts de films). On s'est aussi demandé comment syntaxe et typographie pouvaient refléter la discontinuité du flux verbal. Cependant, très peu de recherches ont porté sur les manières dont l'oralité est incorporée et traduite (Brumme, 2008; Brumme et al., 2010, 2012 ; Gambier & Lautenbacher, 2010). N'empêche, aujourd'hui, ces conventions et stratégies sont mises à mal par de nouvelles formes hybrides qui nous contraignent à repenser la nature orale de nos interactions et défient l'idéologie de la littératie et des pouvoirs qui s'y rattachent (Monod, 2013). On peut se référer ici aux courriels, SMS, chats, blogues, tweets, et autres jeux interactifs dans lesquels différentes orthographes, émoticons, avatars, acronymes, abréviations, ponctuation, lettres capitales, interjections, etc. sont employés de façon expressive, déictique ou emblématique.

Les communications médiées par ordinateur (CMO) ou par téléphone (CMT) sont désormais des pratiques vernaculaires courantes, qui peuvent de plus mêler les langues (*code-mixing*) ou changer de l'une à l'autre (*code-switching*) (Liénard & Zlitni, 2011) : le monde en ligne a des effets sur nos langues naturelles, sur nos manières de nous identifier et de présupposer (Barton & Lee, 2013). On peut faire une nouvelle analogie entre les gestes physiques, non verbaux et les conventions textuelles des médias sociaux : ces textes digitaux (comme par exemple les tweets, les SMS) sont des textes conversationnels, trop souvent compris et approchés comme « désincarnés ». Les textes des CMO sont des hybrides d'écrit et d'oral où émotions, pensées et cognition sociale sont intimement liées.

On ne peut pas exclure, sur la base de ces changements, que la littérature elle-même change, depuis ses cyber-formes jusqu'aux installations qui combinent design et textes littéraires. Comme cyber-forme, on citera par exemple *TOC: A Media-novel* de Steve Tomasula (2010). Ce « texte » est en fait une mosaïque de textes, de médias, et de collaborateurs ; le rôle de l'auteur y est multiple : il est à la fois écrivain, chef d'orchestre, producteur, directeur artistique, etc. La poésie peut également devenir une performance orale (cf. slam, rap), une lecture publique ou une exhibition visuelle (Lee, 2013). *Keitai Shousetsu* est aujourd'hui au Japon le nom de récits écrits en SMS, diffusés sous forme de feuilletons sur des téléphones mobiles, puis publiés comme séries dans la presse, comme certains romans en France au XIX<sup>e</sup> siècle.

Qu'en est-il de la traduction et de l'interprétation dans ce paysage qui se métamorphose de la « graphosphère » à la « vidéo-sphère » (Debray, 1994) ? Nombre de pratiques brouillent l'opposition traditionnelle entre oral et écrit (toujours à la base néanmoins des programmes de formation : traduction (d'abord l'écrit) suivie de l'interprétation (oral) ; voici quelques exemples de ces pratiques :

- l'interprétation simultanée, qui peut dépendre d'un discours écrit planifié et lu par l'orateur ;
- la traduction à vue ou *prima vista*, à la fois processus dichotomique du langage (de la langue source vers la langue cible) et passage de l'écrit à l'oral ;
- la traduction de pièces théâtrales, de bandes dessinées, de chansons et d'opéras où plusieurs types de signes coexistent (oral, visuel, musical, etc.) et où l'acceptabilité est

moins importante que la mise en bouche (*speakability*), l'efficacité scénique (*performability*) et la force chantée (*singability*) ;

- la localisation de jeux vidéo (leurs règles, leur interface, leur menu et leurs messages d'aide, leurs avertissements, leurs instructions, leur manuel, leur histoire, leurs dialogues, leurs textes en images, leur voice-over, etc.) ;
- le sous-titrage en direct, le sous-titrage intra- et inter-linguistique ainsi que le sur-titrage (des dialogues aux lignes écrites au bas, sur le côté ou en haut de l'écran).

Par ailleurs, des outils électroniques dérangent aussi la frontière entre oral et écrit – que l'on pense ainsi aux logiciels de reconnaissance vocale permettant à un énoncé oral de s'écrire directement sur l'écran. Combinés avec la traduction automatique, ils pourraient facilement changer un jour l'interprétation de conférence dans certaines situations.

Dans ces conditions, il n'est pas utopique de repenser la notion de texte (Gambier, 2016b). Le terme *texte* a été utilisé maintes fois dans tout ce qui précède. Peut-être devrions-nous questionner nos présupposés sur le texte et la textualité (Tourey, 2006, pp. 58-64). Se réfère-t-on aujourd'hui à la même notion de texte quand on traite de traduction de textes littéraires, scientifiques et vulgarisés ou quand on traite d'interprétation et de localisation ?

En linguistique textuelle, le texte a été défini par sept critères de textualité : cohésion, cohérence, intentionnalité, acceptabilité, degré d'information, mise en situation et intertextualité (Beaugrande & Dressler, 1981) (cf. aussi Hatim & Mason, 1990 ; Neubert & Shreve, 1992 ; Jiménez-Crespo, 2013, pp. 43-49 ; Kim & Matthiessen, 2015). Cependant, il y a des différences entre un texte de Cicéron ou de Virgile – à lire à haute voix à l'occasion d'un événement donné (politique, religieux ou esthétique) – et un texte écrit par Proust, de même qu'entre un texte littéraire traditionnel publié sous forme de livre et un texte donnant des instructions. Tous ces textes sont néanmoins matériellement (physiquement) finis et sémantiquement ouverts, tandis que les hypertextes sont à la fois matériellement et sémantiquement ouverts. Aujourd'hui, on ne lit pas un e-texte sans y trouver un bonus renvoyant à une interview sur You Tube, à une lecture publique ou à une carte (comme on ne regarde pas un film sur DVD sans quelques-uns de ses rushes, un clip, etc.). Par ailleurs, la logique sous-jacente des TIC suggère une nouvelle relation entre traducteur et contenu textuel. Ces outils impliquent en effet des tâches et des procédures conçues pour l'automatisation, comme l'alignement textuel (qui fait correspondre des versions en langue source et langue cible), les mémoires de traduction (qui fait correspondre des segments de texte – du mot au paragraphe – entre les langues en présence), la gestion de contenu (en un langage de balisage comme HTML), sans oublier le fractionnement du travail et des documents dans la traduction collaborative (cf. section 4.2).

Le concept de texte en traductologie change selon les approches (descriptive, systémique, postcoloniale, féministe, etc.) et selon les périodes. À l'évidence, dans la perspective de l'équivalence, puis celle de l'adaptation (des brochures touristiques, des livres d'art, des catalogues d'exposition, des publicités mêlant écriture, photos et dessins), le concept de texte a peu à peu changé (Gorlée, 2004). Le texte tel que renouvelé par les TIC est devenu polysémiotique ou multimodal – une composition hybride exigeant de nouvelles compétences et de nouvelles formes de littératie. Deux décennies d'Internet et de Web ont transformé un concept qui avait dominé plus d'un millier d'années. On a dorénavant des textes faits de courts messages (blogues, tweets), d'images fixes ou mobiles, de sons, de pictogrammes, de

tableaux, jouant sur les couleurs et les polices de caractères, etc. Les textes s'interpénètrent désormais avec d'autres textes et d'autres signes sémiotiques.

Le Web accueille et distribue tous les médias existants (Lancien, 2010). Il favorise la navigation: le sens est construit de lien en lien, de site en site (hypertextualité ; cf. Jiménez-Crespo, 2013, pp. 54-65), donnant à l'acte de lecture un rôle déterminant dans la co-construction du texte. Alors que tout document pouvait naguère être daté et attribué à sa sortie de l'imprimerie, le Net est à l'origine d'un processus permanent d'actualisation (mise à jour) et, simultanément, a entraîné une infinitude des contenus. D'une certaine façon, les hypertextes recréent les ambiguïtés des manuscrits médiévaux – il n'était alors pas toujours facile de distinguer entre auteur et copistes, entre propos originel et commentaires. De plus, aujourd'hui, tout texte peut devenir multimédia : par exemple, un article de presse avec photos peut être transféré d'un journal à un site Web ou sur un téléphone mobile (cf. par ex. le programme en ligne de la conférence qui a eu lieu à Växjö, en Suède, les 23-25 octobre 2016, sur *Trans-médiations! Communication across Media Borders*).

Pour R. Barthes (1964), la relation entre le code verbal et les autres modes sémiotiques de communication était hiérarchique et asymétrique : il postulait la domination du texte verbal sur les autres codes sémiotiques – le texte fonctionnant comme un *relais* (texte et image étant dans une relation de complémentarité) et un *ancrage* (le texte orientant la lecture de l'image). C'était encore l'approche dominante quand on abordait les textes vulgarisés dans les années 1980. Aujourd'hui, les chercheurs en multimodalité, comme Kress & van Leeuwen (1996, 2001), soulignent la primauté et l'autonomie des signes visuels. La question ici n'est pas de déterminer qui a raison mais d'observer que les deux tendances données ici comme exemples font ressortir l'importance de prendre en considération les modes multiples de représentation en tandem – les formes verbales ne constituant plus l'unique manière de produire du sens.

La mono-modalité ne peut pas être une approche des textes, y compris pour certains écrits littéraires. De même, la traduction ne peut pas être exclusivement liée au texte verbal écrit. Dans les études en interprétation, on reconnaît maintenant le poids des éléments non-verbaux. Plusieurs critères de qualité ont été définis ici et là, notamment pour l'interprétation dans les médias parlés : compréhensibilité, synchronie, information complète, énonciation aisée et régulière, expressions faciales appropriées, gestualité posée, code vestimentaire non négligé.

La transformation rapide du concept de texte va de pair avec le renouveau des genres, en particulier les genres médiés par le Web (cf. Jiménez-Crespo, 2013, pp. 67-101) – depuis les 280 caractères d'un tweet jusqu'aux transformations intersémiotiques disponibles sur le Net (comme la « traduction » par l'artiste chinois Ai Weiwei du *Gangnam Style* en *Grass Mud Horse Style*). Il resterait à tester les sept critères de textualité sur divers matériaux textuels à traduire, à localiser, à sous-titrer.

#### **4. Entre fictions populaires et traductions au plus grand nombre**

Dans ce qui suit, trois types de traduction vont être abordés, à titre d'exemples de traduction destinée au « grand public », c'est-à-dire à des publics variés, non spécialisés.

##### **4.1 Traduire des textes formatés**

Parmi les traductions les plus abondantes du point de vue des titres et du nombre d'exemplaires, on peut situer jusqu'à récemment les romans sentimentaux où se noue et se

dénoue, dans des décors exotisés, une intrigue amoureuse. On y ajoutera le *Reader's Digest*, longtemps première multinationale de l'édition, qui offre des versions condensées d'articles et d'ouvrages déjà publiés. Dans ces deux cas, la traduction est contrôlée et reproduit tout un réseau de clichés. Une telle littérature, dite de masse, de grande consommation ou de gare, a relevé pendant des décennies du « mauvais genre » jusqu'au moment où cette paralittérature, incluant aussi les romans photos et la bande dessinée, est entrée dans les programmes universitaires de littérature.

Les éditeurs des romans *Harlequin*, parangons du roman sentimental, montrent leur capacité de marketing en ciblant assez précisément des marchés de lecteurs /lectrices, d'où les sous-genres comme les récits sur la Régence (situés dans une Angleterre mythique du XIX<sup>e</sup> siècle), les « westerns » (mettant en scène de solides gaillards de type texan), les contes d'inspiration spirituelle et où l'amour n'est jamais consommé, les « blanches » (en milieu médical), les plantureuses (à propos d'héroïnes à la Rubens) mais aussi sur les couples de femmes ou d'hommes ou le sixième sens (sur le paranormal) – comme quoi le conformisme peut être détourné en fonction de l'évolution des mœurs, du marché, et aussi de la concurrence du cinéma. Publiés dans 110 pays et traduits dans plus de 30 langues<sup>3</sup>, ces romans ne servent plus uniquement un public féminin, avec désormais des contenus orientés vers la science-fiction, le thriller, la jeunesse. En outre, ils bénéficient d'un réseau de distribution diversifié – grandes surfaces, par correspondance, par abonnement, par Internet et téléchargement numérique (e-books).

Il ne s'agit pas ici d'étudier les stratégies de traduction ou d'adaptation locale, mais de constater que les traducteurs suivent des instructions (des normes initiales) strictes, de façon que les ouvrages sont vite produits, comme une sorte de localisation avant l'heure, ni de chercher à déterminer comment le global devient local. Parmi ces instructions, on notera le nombre de pages limité, l'omission toujours possible de passages languets, réflexifs, dialogués (surtout en début de roman), l'évitement de mots grossiers ou jurons, de mots étrangers, le rejet des répétitions, la préférence pour des phrases courtes et syntaxiquement claires (par exemple des coordonnées plutôt que des subordinées). Les lectrices visées, de niveau scolaire relativement peu élevé, ne remarqueront guère si les versions qu'elles lisent sont abrégées ou simplifiées : seule compte au final la crédibilité de l'intrigue et des personnages<sup>4</sup>.

Le *Reader's Digest*, lancé en 1922, n'a plus le souffle des années d'avant Internet, quand le mensuel était diffusé dans plus de 70 pays grâce à ses 49 éditions en 21 langues – du serbe au chinois, de l'espagnol au coréen, du russe au slovène. Ce n'est pas le lieu de retracer l'historique, l'idéologie conservatrice du magazine ou son *business model*, mêlant cadeaux et loteries. Par contre, comme dans le cas de *Harlequin*, l'écriture, les concepts et l'adaptation aux contextes locaux y répondent à un cahier des charges centralisé, normé, comme le tuyau d'échappement des voitures ou la courbure des concombres à la Commission européenne (Robyns, 1994). Les instructions (à ne pas diffuser !) portent sur la ponctuation, les noms

<sup>3</sup> En 1992, une des meilleures années de l'éditeur mondialisé, Harlequin a vendu 205 millions de livres dans 24 langues, ayant sorti cette année-là plus de 800 nouveaux titres et 6600 éditions étrangères, de l'Italie au Japon, de l'Arabie Saoudite à l'Afrique du Sud.

<sup>4</sup> Les remarques qui précèdent sont le fruit d'analyses réalisées entre 1989 et 1992 dans le cadre de divers travaux de Master sur des traductions anglais-finnois. Voir aussi Paizis (1998, anglais-grec), Hemmungs Wirtén (1998, anglais-suédois) et Sanconie (2001, anglais-français).

propres, les unités de mesure, les chiffres, la syntaxe et certaines équivalences lexicales, comme les grades dans la police.

Pour conclure, on notera que l'industrie du roman populaire (sentimental policier, science-fiction) n'a pas donné et ne donne pas lieu à autant d'études que la littérature canonique, comme quoi la traductologie doit encore s'interroger sur ses propres héritages et leur impact sur son développement. On notera aussi que les rares articles sur le roman sentimental ont été publiés essentiellement dans les années 1980-1990, comme celles sur la vulgarisation scientifique. Ce parallélisme serait-il un hasard, à un moment où la révolution numérique allait transformer nombre de pratiques et favoriser peu à peu l'éclosion des analyses en traduction audiovisuelle (à partir, surtout, de 1995), autre forme de culture populaire ?

#### 4.2 Un exemple de traduction collaborative

La traduction collaborative, participative ou collective (*crowdsourcing*) est employée par exemple pour localiser des logiciels, des sites ou traduire des articles, des exposés, des textes littéraires et des interviews (Jiménez-Crespo, 2013, 2017 : en particulier les chapitres 1 et 2). Dans cet effort collectif, en principe non rétribué, les participants volontaires et anonymes (ou non) mettent à profit leurs compétences linguistiques et leur temps libre pour traduire une phrase, un paragraphe, une page... qui peuvent à leur tour être retraduites, révisées, jusqu'à la finalisation de l'ensemble. Ces volontaires peuvent traduire occasionnellement ou régulièrement, grâce à des outils comme Traduwiki, Wikitranslate, Google Translate. Les médias sociaux ou réseaux socio-numériques (Facebook, Twitter, LinkedIn, etc.) profitent de ce relatif engouement pour se rendre accessibles au plus grand nombre.

La traduction collaborative a déjà donné lieu à des prises de position fortes, sous prétexte de la piètre qualité qu'elle offrirait et de la concurrence déloyale qu'elle ferait aux professionnels, puisqu'elle peut être utilisée aussi bien par les secteurs lucratifs que par les autres. N'empêche, l'impact réel du *crowdsourcing* sur l'industrie de la traduction reste à mesurer, malgré certains discours euphoriques actuels, portant sur des cas très visibles.

Le cas qui nous intéresse maintenant est celui de Wikipédia, exemple d'intelligence collective, autogéré par la communauté de ses usagers, qui décident que traduire, comment rédiger, adapter, relire, réviser et éditer (Jiménez-Crespo, 2017, pp. 52-53, 65-73, 78). Les problèmes de profil de volontaires, des motivations pour collaborer à un projet collectif en ligne, de perception publique de ce qu'est traduire et de ce qu'est la qualité d'une traduction dépassent le cadre de cet article. Il suffit de dire ici la complexité de la traduction en ligne : à la fois ad hoc, guidée (il y a des consignes aux traducteurs et les différentes versions sont commentées, discutées, corrigées, mises à jour) et organisée, faisant partie d'un projet à la fois ponctuel et global : on traduit une ou plusieurs entrées qui elles-mêmes participent d'une encyclopédie universelle en évolution. D'ailleurs, l'historique pour identifier les contenus traduits est archivé, accessible constamment, tout comme les articles encore à traduire à partir de telle ou telle langue sont répertoriés. Cette traçabilité des efforts passés et anticipés reflète une dynamique permanente, offerte à tous les membres de la communauté qui peuvent décider que et quand traduire.

La traduction dans presque 300 langues est ainsi sans cesse mise en œuvre, soutenue, promue, accessible (Shuttleworth, 2017). En un mot, sa visibilité n'est plus discutée, même si le produit final (momentané) ne recouvre qu'une partie du texte source. Une telle traduction collaborative où le traducteur et le réviseur font partie de la communauté structurée éloigne

d'une conception individualiste où le traducteur plus ou moins anonyme, peu reconnu en général, est confronté à deux textes (de départ, d'arrivée), avec l'appui d'outils imprimés ou électroniques (dictionnaires, glossaires, documents d'experts, etc.).

La collaboration entre internautes, la diversité des thèmes traités, la production de connaissances longtemps confinées à certains cercles, les exigences de qualité selon les directives de la plateforme et la nétiquette courante, la diffusion à grande échelle concourent à transformer la traduction collaborative de Wikipédia comme un effort de vulgarisation et de dissémination quasi illimitée. Les traducteurs et réviseurs wikipédiens sont des usagers nourris des informations, des avis, des connexions de Wikipédia qui, à son tour, voit sa valeur ajoutée se développer, s'amplifier par les activités structurantes de ses traducteurs, réviseurs, éditeurs, rédacteurs.

### 4.3 Divulgateion médicale

Le dernier exemple à citer touche la traduction-vulgarisation dans le domaine médical, en particulier lors des interactions entre médecins et patients, différentes de celles entre médecins et infirmiers/infirmières, entre infirmiers/infirmières, entre ces derniers et les malades. Ce genre de traduction (et interprétation) dépasse la seule problématique terminologique à laquelle on réduit souvent les traductions dites spécialisées. Elle recouvre divers domaines depuis la recherche biomédicale et pharmacologique, l'éducation des personnels soignants jusqu'à la diffusion des informations sur la santé et les médicaments, et divers genres (articles, synthèses, dépliants aux malades, guides médicaux, ordonnances, posologies, fiches personnalisées, etc.), sur divers supports imprimés et électroniques, tout en s'adressant à des publics d'âge et de niveau d'éducation variés, dans des contextes multiformes (cliniques, hôpitaux, cabinets médicaux, centres de soins, centres d'accueil, groupes de thérapies, etc.) (cf. le numéro récent de *Linguistica Antverpiensia* 11, Montalt & Shuttleworth, 2012 et le numéro 51, novembre 2017 de *l'EST Newsletter*, pages 10-13, sur un état des lieux de la médiation médicale).

Dans la plupart des cas, il faut transmettre des informations et des connaissances longuement mûries, issues de multiples expériences et de plusieurs années de pratique, à des malades peu familiers du monde médical. Ces traductions sont donc souvent centrées sur ces malades, sujets avec leur culture, leur imaginaire, leurs émotions, leurs attentes, leurs besoins et objets d'attention, de diagnostic, de soins. Elles ne peuvent se restreindre aux « simplifications » souvent attribuées à la vulgarisation ni à une conception statique, monologique de la communication dominée par les docteurs, qui seraient les seuls détenteurs du savoir. Désormais, le patient veut comprendre ce qui le concerne, veut accéder à des informations lisibles, faciles à utiliser – que ce soit un enfant, une femme enceinte, un malade chronique, une personne âgée, etc. qui vont écouter leur médecin, chercher des sites Web traitant de leur « cas », choisir des médicaments dans leur pharmacie, dans une grande surface ou en ligne.

La « knowledge translation » (KT) est un concept défini, entre autres, en 2000 par le CIHR/IRSC (Institut de recherche en santé du Canada) comme processus dynamique qui inclut la synthèse, le transfert, la transmission, l'échange, les applications éthiques des connaissances médicales pour améliorer la santé de chacun, rendre plus efficaces services et produits, et accélérer les bénéfices de l'innovation dans les systèmes de santé. Il enveloppe et dépasse la notion de vulgarisation, connotée négativement, et celle de « traduction » réservée aux experts et sans doute trop fréquemment réduite à la reproduction, ignorante des contraintes d'accessibilité et d'utilisabilité, sans rapport avec l'action (Graham et al., 2006 ; Ma et al.,

2014 ; Ødemark & Engebretsen, 2018). D'une certaine manière, la KT reflète les transformations de la recherche scientifique, notamment dans ses relations avec les décideurs politiques, les autorités administratives, les universités, les sources de financement publiques et privées, les industries. Elle rejoint les enjeux de la transdisciplinarité définie comme transgressant les frontières disciplinaires pour résoudre des problèmes réels, sociétaux, en faisant appel à des spécialistes de différentes disciplines aussi bien qu'à des parties prenantes non-scientifiques. La KT met le doigt sur la multi-dimensionnalité de la traduction, tout en conservant certains aspects remis en cause aujourd'hui en traductologie, comme la neutralité du transfert (Greenhalgh & Wieringa, 2011). Ainsi, la traduction comme reproduction linguistique serait dépassée par la KT, elle-même dépassée par les avancées en traductologie qui prend en considération les contextes et les implications socio-politiques de tout acte traductionnel et la dimension multimodale de tout acte de médiation.

## 5. En guise de conclusion

Plusieurs conclusions peuvent être tirées de ce qui précède.

- La traduction est plus qu'une transmission informationnelle. À l'évidence, le terme a été et est utilisé dans différentes configurations et dans le cadre de divers paradigmes. Ainsi, on peut la considérer comme un défi purement linguistique lors du passage d'une langue à une autre, comme transfert neutre ou encore comme une interprétation contextualisée où la voix du traducteur est présente. Bien souvent, le concept de traduction demeure indéfini ou l'on considère que son sens va sans dire et n'oblige pas à une explicitation.
- La vulgarisation, longtemps perçue négativement (un peu comme la traduction longtemps perçue comme subordonnée, secondaire par rapport à l'original), laisse la place à la nécessité de distribuer, de diffuser informations, connaissances envers des publics aux besoins et attentes diversifiés. En outre, les supports électroniques qui facilitent l'accès à des documents de genres variés brouillent davantage la dichotomie ancienne entre discours savants et discours vulgarisés.
- Traduction et vulgarisation, comprises comme interprétations ciblées dans une situation socio-historique précise, méritent d'être rapprochées pour mieux comprendre leur finalité comme dissémination des savoirs et leurs effets à un moment donné, dans une société donnée, comme facteur de changement social et culturel. Les deux types de discours prennent aussi place parmi d'autres types valorisés différemment selon les lieux et les époques, et aussi selon les médias (Göpferich, 2010 ; D'hulst, 2018). L'accès aujourd'hui aux données, informations et connaissances ne correspond plus aux typologies d'hier, lorsque la division des disciplines, des domaines, ou encore entre oral et écrit, était assez tranchée.
- La tripartition de R. Jakobson (1959) – traduction intralinguistique ou « rewording », traduction interlinguistique et traduction intersémiotique – demeure valide : elle oriente la traduction vers sa matérialité (ses supports), vers sa diversité (liée à celle des matériaux à traduire) ; elle peut tenir compte d'autres types de transfert avec transformation, longtemps négligés sinon ignorés, comme justement la vulgarisation, forme de traduction intralinguistique où l'énoncé est condensé, reformulé, recentré (reframed) en fonction du lectorat visé. On peut s'interroger ici sur le rejet de cette forme de traduction chez certains traductologues contemporains (Mossop, 2016, 2017), d'autant qu'elle a été fréquente et parfois dominante dans certaines sociétés comme la Grèce, l'Allemagne, la Turquie, le

Japon, durant certaines périodes de leur histoire.

- Enfin la traductologie gagnerait certainement à s'ouvrir à d'autres publics que celui des traductologues, à mieux faire (re)connaître ses avancées et réflexions auprès de spécialistes d'autres disciplines, surtout quand la « traduction » est employée comme métaphore en mathématiques, en psychanalyse, en sociologie, en médecine, etc. (Koskinen, 2009). Peut-elle devenir ainsi, sinon une discipline-carrefour, au moins un champ de recherche apte à sonder, à éclairer les dimensions interculturelles qui hantent nombre de disciplines aujourd'hui (pragmatique, études culturelles, études cinématographiques, études sur la globalisation, études de réception, sémiotique, littérature comparée, études sur le Web/sur l'Internet, histoire, etc.) ?

## 6. Références

- Bandia, P. (2011). Orality and translation. In Y. Gambier & L. van Doorslaer (dir.), *Handbook of translation studies vol. 2*, (pp. 108-112). Amsterdam: Benjamins. Aussi accessible en ligne : [www.benjamins.com/online/hts](http://www.benjamins.com/online/hts)
- Barthes, R. (1964). Rhétorique de l'image. *Communications*, 4, 40-51.
- Barton, D. & Lee, C. (2013). *Language on line. Investigating digital texts and practices*. Londres: Routledge.
- de Beaugrande, R. & Dressler, W. (1981). *Introduction to text linguistics*. Londres: Longman.
- Berman, A. (1987). Traduction et vulgarisation: Homologies fonctionnelles. *Discoss*, 3, 89-94.
- Brumme, J. (2008). *La oralidad fingida. Descripción y traducción. Teatro, cómic, y medias audiovisuales*. Madrid: Iberoamericana; Francfort: Vervuert.
- Brumme, J. & Espunya, A. (dir.). (2012). *The translation of fictive dialogue*. Amsterdam: Rodopi.
- Brumme, J. & Resinger, H. (dir.). (2010). *La oralidad fingida. Obras literarias*. Madrid: Iberoamericana; Francfort: Vervuert.
- Debray, R. (1994). *Manifeste de médiologie*. Paris: Gallimard.
- D'hulst, L. (2018). Transfer modes. In L. D'hulst & Y. Gambier (dir.), *A history of modern translation knowledge. Source, concepts, effects* (pp. 135-142). Amsterdam: John Benjamins.
- Di Giovanni, E. & Gambier, Y. (dir.). (2018). *Reception studies and audiovisual translation*. Amsterdam: Benjamins.
- Escarpit, R. (1980). *Théorie générale de l'information et de la communication*. Paris: Hachette.
- Gambier, Y. (1991). Bibliographie sélective et analytique sur la vulgarisation (références en langue française). In Y. Gambier (dir.), *Transfer. Viestin Siirto* (pp.76-105). Université de Turku.
- Gambier, Y. (1992). La reformulation – pratique intralinguistique et interlinguistique. *Koinè, Annali della Scuola Superiore per Interpreti e Traduttori « San Pellegrino »*, II(1-2), 291-313.
- Gambier, Y. (2002). Des matériaux à transadapter. In J. Chabás, R. Gaser & J. Rey (dir.), *Translating science. Proceedings of the 2nd International Conference on Specialized Translation. Barcelona 28.2.-2.3.2002* (pp. 23-43). Barcelone: Promociones y Publicaciones Universitarias.
- Gambier, Y. (2013a). Défis de traduction et désir de traduire. *TTR* 26(2), 219-243.
- Gambier, Y. (2013b). The position of audiovisual translation studies. In C. Millán & F. Bartrina (dir.), *The Routledge handbook of translation Studies* (pp. 45-59). Londres: Routledge.
- Gambier, Y. (2016a). Des langues de spécialité aux documents multimodaux. *Pratiques*, 171-172. Accessible en ligne : <http://pratiques.revues.org/3183>
- Gambier, Y. (2016b). Traduction et texte : vers un nouveau double paradigme. *Signata*, 7(1), 175-197.
- Gambier, Y. & van Doorslaer, L. (dir.). (2010-2013). *Handbook of translation studies*, vol. 1: 2010; vol. 2: 2011; vol. 3: 2012; vol. 4: 2013. Amsterdam: Benjamins. Accessible en ligne : [www.benjamins.com/online/hts](http://www.benjamins.com/online/hts)
- Gambier, Y. & Lautenbacher, O. P. (dir.). (2010). Oralité et écrit en traduction (numéro spécial). *Glottopol*, 15. Revue en ligne : [http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol/numero\\_15.html](http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol/numero_15.html)
- Göpferich, S. (2010). Transfer and transfer studies. In Y. Gambier & L. van Doorslaer (dir.), *Handbook of translation studies vol. 1* (pp. 374-377). Amsterdam: Benjamins.
- Goody, J. (1987). *The interface between the written and the oral*. Cambridge University Press.
- Gorlée, D. (2004). *On translating signs. Exploring text and semio-translation*. Amsterdam: Rodopi.
- Graham, I., Logan, J., Harrison, M. B., Straus, S. E., Tetroe, J., Caswell, W. & Robinson, N. (2006). Lost in knowledge translation: Time for a map? *The Journal of Continuing Education in the Health Professions*, 26(1), 13-24.
- Greenhalgh, T. & Wieringa, S. (2011). Is it time to drop the "knowledge translation" metaphor? A critical literature review. *Journal of Royal Society of Medicine*, 104(12), 501-509.
- Hatim, B. & Mason, J. (1990). *Discourse and the translator*. Londres: Longman.

- Hemmungs Wirtén, E. (1998). *Global infatuation. Explorations in transnational publishing and texts. The case of Harlequin enterprises and Sweden*. (Thèse de doctorat accessible en ligne). Uppsala University, Department of Literature/Section for Sociology of Literature.
- Hewson, L. (1995). Images du lecteur. *Palimpsestes*, 9, 151-164.
- Hewson, L. (2015). Auscultation du grand public. *Parallèles*, 27(1), 10-19.
- Jacobi, D. (1984a). Figures et figurabilité de la science dans les revues de vulgarisation. *Langages*, 75, 23-42.
- Jacobi, D. (1984b). Auteurs et lecteurs de *La Recherche*: une illustration de la thèse de la continuité. *Bulletin des Bibliothèques de France*, 484-491.
- Jacobi, D. (1984c). Du discours scientifique, de sa reformulation et de quelques usages sociaux de la science. *Langue française*, 64, Décembre 2014, 38-52.
- Jacobi, D. & Schiele, B. (dir.). (1988). *Vulgariser la science. Le procès de l'ignorance*. Seyssel: Éditions Champ Vallon, diffusion P.U.F.
- Jakobson, R. (1959). On linguistic aspects of translation. In R. A. Brower (dir.), *On translation* (pp. 232-239). Cambridge (Mass): Harvard University Press.
- Jiménez-Crespo, M. (2013). *Translation and web localization*. Londres: Routledge.
- Jiménez-Crespo, M. (2017). *Crowdsourcing and online collaborative translations*. Amsterdam: John Benjamins.
- Jurdant, B. (1969). Vulgarisation scientifique et idéologie. *Communications*, 14, 150-161.
- Jurdant, B. (1975). La vulgarisation scientifique. *La Recherche*, 53, 141-160.
- Kim, M. & Matthiessen, C. (2015). Ways to move forward in translation studies: A textual perspective. *Target*, 27(3), 335-350.
- Koskinen, K. (2009). What matters to translation studies? On the role of public translation studies. In D. Gile, G. Hansen & N. Pokorn (dir.), *Why translation studies matters?* (pp. 15-26). Amsterdam: Benjamins.
- Kress, G. & van Leeuwen, T. (1996). *Reading images. The grammar of visual design*. Londres: Routledge.
- Kress, G. & van Leeuwen, T. (2001). *Multimodal discourse: The modes and media of contemporary communications*. Londres: Arnold.
- Lancien, T. (dir.). (2000). Multimédias: les mutations du texte. *Cahiers du français contemporain*, 6, mai 2000.
- Lee, T.-K. (2013). Performing multimodality: Literary translation, intersemioticity and technology. *Perspectives*, 21(2), 241-256.
- Liénard, F. & Zlitni, S. (dir.). (2011). *La communication électronique: enjeux de langue*. Limoges: Lambert-Lucas.
- Ma, F., Lyu, P., Yao, Q., Yao, L. & Zhang, S.-J. (2014). Publication trends and knowledge maps of global translational medicine research. *Scientometrics*, 98(19), 211-246.
- Millán, C., & Bartrina, F. (dir.). (2013). *The Routledge handbook of translation studies*. Londres: Routledge.
- Monod, J.-C. (2013). *Ecrire. A l'heure de tout message*. Paris: Flammarion.
- Montalt, V. & Shuttleworth, M. (dir.). (2012). Translation and knowledge mediation in medical and health settings. *Linguistica Antverpiensia* 11, numéro spécial.
- Mortureux, M.-F. (1982). Paraphrase et métalangage dans le dialogue de vulgarisation. *Langue française*, 53, 48-61.
- Mortureux, M.-F. (1985). Linguistique et vulgarisation scientifique. *Information sur les sciences sociales*, 24(4), 825-845.
- Mortureux, M.-F. (1988). La vulgarisation scientifique: parole médiane ou dédoublée? In D. Jacobi & B. Schiele (dir.), *Vulgariser la science. Le procès de l'ignorance* (pp. 119-148). Seyssel: Éditions Champ Vallon, diffusion P.U.F.
- Mossop, B. (2016). Intralingual translation: A desirable concept? *Across Languages and Cultures*, 17(1), 1-24.
- Mossop, B. (2017). Invariance orientation. Identifying an object of translation studies. Forum avec réponses de A. Pym, F. Scarpa et D. Katan. *Translation Studies*, 10(3), 329-356.
- Neubert, A. & Shreve, G. (1992). *Translation as text*. Kent State University Press.
- Ødemark, J. & Engetbretsen, E. (2018). Expansions. In L. D'hulst & Y. Gambier (dir.), *A history of modern translation knowledge* (pp. 85-90). Amsterdam: John Benjamins.
- O'Hagan, M. (2013). The impact of new technologies on translation studies: a technological turn? In C. Millán & F. Bartrina (dir.), *The Routledge handbook of translation studies* (pp. 503-518). Londres: Routledge.
- Ong, W. (1982). *Orality and literacy. The technologizing of the word*. London: Methuen. [Hiessler, H. (trad.). (2014). *Oralité et écriture. La technologie de la parole*. Paris: Les Belles Lettres.]
- Paizis, G. (1998). Category Romances. Translation, Realism and Myth. *The Translator*, 4(1), 1-24.
- Parallèles*, 27(1), avril 2015. Traduire pour le grand public. Numéro thématique issu du colloque de 2013, tenu successivement à Paris (mars), Genève (septembre) et Bruxelles (décembre), co-organisés par Nicolas Froeliger, Lance Hewson et Christian Balliu.
- Robyns, C. (1994). The internationalisation of social and cultural values: on the homogenization and localization strategies of The Reader's Digest. *Folia Translatologica*, 3, 83-91.
- Roqueplo, P. (1974). *Le partage du savoir. Science, culture, vulgarisation*. Paris: Le Seuil.

- Roqueplo, P. (1983). *Penser la technique. Pour une démocratie concrète*. Paris: Le Seuil.
- Sanconie, M. (2001). Au-delà du vertige. Mises en abyme ou la traduction des réseaux de clichés dans les romans Harlequin. *Palimpsestes*, 13, 167-182.
- Shannon, C. & Weaver, W. (1949). *The mathematical theory of communication*. Urbana-Champaign, Illinois: University of Illinois Press.
- Shuttleworth, M. (2017). Locating foci of translation on Wikipedia. Some methodological proposals. *Translation Spaces*, 6(2), 310-332.
- Toffler, A. (1980). *The third wave*. Londres: Pave Books.
- Toury, G. (2006). Conducting research on a "Wish-to-understand" basis". In J. Duarte, A. Assis Rosa & T. Seruya (dir.), *Translation studies at the interface of disciplines* (pp. 55-66). Amsterdam: Benjamins.
- Tymoczko, M. (2007). *Enlarging translation, empowering translators*. Manchester: St Jerome.



Yves Gambier

University of Turku  
Faculty of Humanities  
School of Languages and Translation Studies  
20014 Turun Yliopisto  
Finland

[yves.gambier@utu.fi](mailto:yves.gambier@utu.fi)

**Biographie** : Yves Gambier est professeur émérite. Il a enseigné la traduction et l'interprétation à l'université de Turku (Finlande) (1973-2014). Depuis 1990, son centre d'intérêt s'est porté surtout sur la traduction audiovisuelle. Il a publié plus de 190 articles et coédité 25 ouvrages. Il est membre de plusieurs comités de rédaction, et a été l'éditeur général de la collection *Benjamins Translation Library* (2005-2017). Il fut aussi membre actif de EST / European Society of Translation Studies (Vice-Président 1992-1998 puis Président 1998-2004) et de EMT / European Masters' in Translation (2007-2014), et professeur CETRA en 1997. Il est actuellement professeur et/ou chercheur invité dans plusieurs universités du monde.



This work is licensed under a Creative  
Commons Attribution 4.0 International License